

## **Christian David : Une œuvre originale**

**Diana Tabacof**

Quand on regarde la photo de Christian David publiée sur le dos d'un de ses ouvrages, facilement accessible actuellement d'ailleurs sur internet, dans laquelle il tient dans ses bras un beau félin noir qui nous regarde droit dans les yeux, nous constatons immédiatement que nous sommes devant un psychanalyste pas comme les autres. David aussi nous regarde sur cette photo d'un air malicieux, un discret sourire sur ses lèvres, sur fond d'une tenture fleurie. Le courant sensuel qui se dégage de son image ne manque point de tendresse.

Christian David a été le psychanalyste qui a parlé de tous les amours, son ouvrage « L'état amoureux » paru en 1971 a fait dire Denise Braunschweig qu'il était un « amoureux de l'humain, un amoureux de l'amour ». Le rayonnement de ses travaux éclaire l'amour sexuel, bien sûr ; l'amour de soi-même, ô combien ; celui des parents pour les enfants, au cœur de tous les liens; l'amour dans l'amitié, l'amour de transfert qui anime notre pratique au quotidien, et aussi, ce qui est bien rare : l'amour pour les animaux.

Dans son article « Tombeau d'un ami muet » (hommage à son chien mort) il va jusqu'à dire, je cite, que : « L'investigation psychanalytique et psychosomatique permet d'observer comment l'insensibilité, l'indifférence et l'incompréhension à l'égard des animaux se rattachent à des carences structurelles et évolutives dans le fonctionnement mental ». Il continue : « La conception qui frappe de nullité l'amour entre l'animal et l'homme procède d'une tache aveugle de l'intelligence, suppose au moins des traces de ce que P. Marty et M. de M'Uzan ont appelé pensée opératoire, P. Sifnéos et Joyce McDougall alexithymie (entendez par là comme une dyslexie à l'égard des affects, comme une perte de contact vivant entre la conscience et les formations foisonnantes de l'inconscient).

Ainsi, et pour moi la conclusion de ce texte est le plus important : « Le goût et le don de percevoir et de déchiffrer les signes inhérents au comportement animal (en particulier les messages relationnels destinés à l'homme de la part des animaux domestiques) vont de pair avec la capacité d'utiliser la vie fantasmatique propre en l'extrapolant par rapport à la sphère narcissique où elle se développe ».

Cette notion « d'extrapolation de la sphère narcissique » pour atteindre les plus divers registres de sensibilité, là où les plus diverses manifestations d'Eros et de l'altérité se cachent, va se développer tout au long de l'œuvre de David. Un véritable plaidoyer pour le dessaisissement de soi et le renoncement à la maîtrise de la pensée se déploie, pour s'ouvrir aux dites « foisonnantes formations de l'inconscient ». Un éloge à la dimension de l'infigurable est constamment présent chez ce psychanalyste peintre aquarelliste et grand amateur de Schuman, et de l'amour de celui-ci, Clara. La musique et la peinture en tant qu'« expériences sensorielles non-figuratives » seront ses références constantes ; et la poésie, qu'il a écrit lui-même, plus près du fonctionnement primaire de la pensée que la linéarité de la prose, serait ce qui pour lui se rapproche le plus du langage de l'affect.

Or l'affect, nous y reviendrons par la suite, a été vraiment le terreau de culture dans lequel Christian David a fait germiner et fleurir ses théorisations. On lui doit une incontournable étude sur l'affect et la proposition féconde d'un « travail de l'affect ». Retenons pour l'instant sa conception de l'affectivité comme « une modalité spécifique du travail du sens ». Pour ma part, j'aurai envie de mettre en parallèle la notion de « travail des sens ».

Quelque part dans son œuvre on le voit mettre en avant les dires de Freud dans les Nouvelles conférences, je cite: « Les contours linéaires ne peuvent nous faire saisir les particularités du psychisme. Les couleurs fondues des peintres modernes s'y prêtent mieux. Après avoir disjoint les parties, nous sommes maintenant forcés de les réunir. »

L'on peut imaginer peut-être et je le confirme : David avant de se tourner vers la médecine, la psychanalyse ensuite, et bien entendu, la psychosomatique après, a tout d'abord été philosophe.

Dans ses années à la Sorbonne, selon l'étude qui lui a consacré Danon-Boileau dans un ouvrage qui m'a beaucoup servi ici (Danon-Boileau, 1998), il a collaboré (aux côtés de Foucault, Husserl, Aron, Lyotard et d'autres) au « Panorama de la philosophie contemporaine », en présentant la pensée de Bergson. Auprès d'Henri Bergson, David aurait trouvé « la défiance à l'endroit des mots » qui aurait infiltré en quelque sorte sa métaphysique psychanalytique ultérieure. « Nous sommes étrangers à nous mêmes parce que notre réalité se dérobe sous le voile conceptuel et verbal : voilà ce que Bergson veut nous montrer » (cité par Danon-Boileau). On retrouvera en effet chez

David une grande aversion à l'intellectualisme en psychanalyse : « les dires du patient ne sont pas un texte à interpréter », pourrait-il dire, s'éloignant par conséquent du mouvement lacanien et du primat du signifiant. David opte pour une approche plurielle « fondée sur la diversité et la fonctionnalité des phénomènes humains plutôt que sur la valeur symbolique des contenus dans lequel ils se trouvent à se cristalliser » (p.12). Ce sont les processus, les mouvements et les flux qui l'intéressent et non pas les formes et configurations établies de la vulgate analytique. Je cite un paragraphe fort éclairant de Boileau (p .13) : « Anti-intellectualisme, anti-lacanisme, attention à la fonction élaborative de l'activité onirique du sujet plutôt qu'au contenu du rêve, insistance sur l'affect plutôt que sur la représentation, prise en compte diagnostique de toute la diversité et l'hétérogénéité des instruments que la psyché met en œuvre pour lier l'excitation dont le sujet est le siège ; tels sont en somme quelques-uns des thèmes associés chez David à une méfiance devant toute position qui tendrait à privilégier abusivement une compréhension totalitaire et systématique du divers et du diffus que constitue la vie intérieure ».

Les questions épistémologiques implicites dans ce qui deviendra plus tard la pensée psychosomatique de Christian David, semble se trouver déjà dans son esprit Bergsonien, notamment en ce qui concerne son « monisme vitaliste ». Partant de Bergson mais aussi de Spinoza, David conçoit l'idée d'une « continuité fondamentale de l'être » (op. cité, p. 22). S'écartant du dualisme corps/esprit cartésien, il envisage la « pensée comme une émanation de la matière », comme une autre forme de matière. La pensée serait ici une continuité de la matière, dans une logique vitaliste de l'évolution.

Or c'est là où nous pouvons véritablement retrouver des zones de contact avec Pierre Marty, qu'il rencontrera quelques années plus tard après ses études médicales, rencontre très féconde qui a abouti à la fondation de l'École Psychosomatique de Paris, conjointement avec leurs deux autres amis et collègues, Michel de M'Uzan et Michel Fain.

L'intéressant à noter c'est que les deux premiers articles de Marty, qui ont constitué les premières briques de l'édifice psychosomatique, sont partis d'enquêtes menées dans le service du Prof David, père de Christian David, où Marty a travaillé pendant plusieurs années, d'abord à St. Anne, le suivant ensuite à la Salpêtrière. Il s'agit des articles sur les Céphalalgies, en 1951 et les Rachialgies, en 1952.

Les jeunes médecins dans ces années-là avançaient leurs formations à la Société Psychanalytique de Paris, la SPP, et en 1962, année clé, deux rapports ont été présentés au Congrès des langues romanes (devenu le CPLF) : « La pensée opératoire » par P. Marty et M. de M'Uzan et « Aspects fonctionnels de la vie onirique » par M. Fain et Ch. David. Cette étude sur le travail du rêve apportait des contributions très originales sur lesquelles je reviendrais par la suite.

L'année d'après, en 1963, ils signent ensemble l'ouvrage « L'investigation psychosomatique » affirmant ainsi leur collaboration à quatre, ouvrage fondatrice de l'École Psychosomatique de Paris. La notion, par exemple, d'une « énergétique commune aux fonctions psychiques et aux fonctions somatiques » et d'un « principe d'équivalence énergétique » évoluant des formes les plus simples aux plus complexes, des plus biologiques aux plus mentalisées, apparaît déjà dans les commentaires des investigations publiées dans l'ouvrage cité et nous reconnaissons le modèle vitaliste de l'évolution cher au David philosophe.

La clinique psychosomatique naissante va découvrir le problème de l'insuffisance des mécanismes mentaux névrotiques, et mettre en avant leur suppléance par des mécanismes de défense somatiques, très archaïques sur le plan évolutif. La question de l'hétérogénéité des strates et des formes des manifestations cliniques chez les patients va permettre l'affirmation chez David d'un continuum mais va imposer en même temps la nécessité de la reconnaissance des différences voire des oppositions. Il conçoit un modèle dans lequel il n'y a pas d'homogénéité sans suture, mais une articulation d'éléments qualitativement hétérogènes.

L'écriture du « Cas Dora et le point de vue psychosomatique » en 1968, signé par les quatre mousquetaires, va leur permettre d'exhumer la notion freudienne de « névrose mixte » et offrir l'occasion de montrer que tout n'est pas « signifiant » même dans ce cas, considéré comme le paradigme de l'hystérie. Or, chez Dora la faillite partielle de l'appareil psychique à pouvoir lier l'excitation est démontrée par les psychosomaticiens, à travers l'étude de certains de ses symptômes, comme sa migraine notamment. L'articulation entre névrose actuelle et psychonévrose est traitée dans ce cas, une articulation avec le problème de l'allergie est également proposée. Soulevons principalement ici, concernant les intérêts de Christian David, le problème du traitement des rêves chez Dora.

Déjà présente dans son rapport de 62, la question de la valeur fonctionnelle du rêve pouvait être discutée : quelque chose n'aurait pas été suffisamment traitée par le maître concernant la force pulsionnelle activée dans le transfert par la cure et manifestée dans les rêves de Dora. Freud lui-même a reconnu ultérieurement ne pas avoir traité la dimension transférentielle hostile chez Dora (y compris, à l'origine de sa rupture de traitement subite).

En tous cas, la fonction du « travail du rêve » comme processus intégrateur de l'actuel (mobilisé par le transfert) et de l'infantile a été défendu dans le rapport de 62, avec à la clé la notion de « mise en travail de la pulsion par l'appareil psychique ». Ce ne sont pas les contenus symboliques seulement qui comptent, à savoir, les rêves comme « réalisation de désir », loin de là, mais leur dimension économique. C'est l'articulation entre processus primaires et processus secondaires qui va intéresser David, à fortiori les articulations ayant affaire avec l'activité et la passivité, le féminin et le masculin, les passages entre niveaux, les jeux et les flux... Ainsi peu à peu, à partir des années 70, il va de plus en plus élargir le champ de ses préoccupations vers d'autres domaines, c'est là où selon Danon-Boileau une « herméneutique des processus et des déformations » va voir le jour.

Son ouvrage « L'état amoureux » paru en 71 porte sans doute la trace des questions propres à l'école de Paris mais il va s'éloigner de la notion d'un idéal de fonctionnement psychique préétabli et de son évaluation. Ce qui intéresse David c'est une conception qui tient compte de la souplesse des redistributions et des changements constants au sein du fonctionnement humain. Il plaide en quelque sorte pour la potentielle déformabilité des formations, cherchant à se situer au niveau des états par lesquels passe l'âme, quels sont ses mouvements, quelles sont leur nature. Il va alors dans son ouvrage décliner la palette des formes de l'amour, allant des plus sublimes aux aberrations le plus ténébreuses.

L'état amoureux et son noyau, l'amour sexuel, sont des alliés. On retrouve bien la question des rapports psyché-soma et l'enracinement somatique des pulsions sexuelles. Un double plongeon, dans le corps et dans l'inconscient se fait nécessaire et l'effort de subjectivation de la pulsion est au cœur du problème, ses défaillances vont créer les troubles, les colorations, les spécificités d'Eros. Des formes les plus brutales et agies, aux plus subtiles et intériorisées.

L'état amoureux constitue un ensemble : un état traumatique particulier et l'élaboration de cet état. Il faut donc pouvoir conjuguer : souci économique et émergence du sens (Boileau). Bien entendu, la relation à l'autre, la place de l'objet, est au cœur de ces phénomènes. Le travail de subjectivation du trauma amoureux est consubstantiel du travail de deuil et cela s'élabore au cœur du travail du rêve. C'est tout cela que organise le champ pulsionnel. Et dans son évolution, la pulsionnalité adulte charrie au passage toutes les pulsions partielles (orales, anales, génitales). Ainsi, de la sexualité physique à la sexualité psychique, un jeu est possible entre toutes les formes d'Eros. Au carrefour de toutes ses formes, la rencontre avec l'autre. D'autant plus que « là où l'amour s'éveille, meurt le moi », David évoque l'adage persan cité par Freud et met en garde contre le « descellement narcissique » provoqué par l'amour, l'ébranlement du moi.

Des figures terrifiantes sont déclinées dans l'ouvrage : la Penthésilée de Kleist. La mythique reine des amazones, amoureuse d'Achille et aimée de lui, qui finit par le tuer et le dévorer avec ses chiens. Voilà la violence avec laquelle se voit confronté l'amour, les amoureux et amoureuses ! C'est ainsi que le moi se voit confronté à ses limites, au vacillements de ses limites, voire à la disparition de ses limites, mettant en danger son unité. Le travail de sens alors qui impose l'état amoureux est celui de « renoncer à l'illusion de s'adjoindre sans espace celui ou celle sur lequel on a projeté son idéal ».

Aux antipodes de cette expérience de si grande dépendance, on peut dire, à l'autre, David va illustrer avec le Nathanaël d'André Gide, dans les Nourritures terrestres, la plus grande autonomie, une subjectivation radicale, un état de plénitude dans lequel l'on se sent pénétré par l'instant, que le fait dire : « Chaque désir m'a plus enrichi que la possession de l'objet même de ce désir ». Nous sommes là dans la dimension de ce David a appelé de « perversion de l'amour » que l'on peut concevoir au sein d'une passionnante formation psychique proposée par lui : celle de la « perversion affective ». Son article du même nom a été publié en 1972 dans un ouvrage collectif sur « La sexualité perverse », j'y reviendrais plus loin.

L'amour de transfert représenterait finalement un exercice de cette exigence de transformation qualitative de l'appareil psychique imposée par l'amour, cet effort économique qui contraint le psychisme à produire du sens.

David croit à la « cure d'amour », rappelle D. Braunschweig dans son long commentaire fait la même année de 1971, année où elle écrit avec M. Fain *Eros et Antéros*. L'état amoureux est une deuxième naissance s'exerçant indépendamment de la procréation bien sur ! Deux phases peuvent être décrites, synthétise-t-elle David : l'une de déstructuration et dépersonnalisation dans l'orgasme, suivie d'une neo-structuration originale ; l'autre d'inhibition de la satisfaction corrélée avec l'idéalisation amoureuse, qui fait naître l'état amoureux.

Un aspect masochique de l'amour doit être soulevé ici car le moi doit se désorganiser et se réorganiser, dans le mouvement d'absence et de présence de l'objet.

L'amoureux se doit d'avoir assez d'humilité pour réussir à retourner contre soi la haine pour l'objet « fauteur d'excitation » (on reconnaît les termes de la *Nuit, le Jour* qui paraîtra en 1974) ; il ne lui restera qu'à jouir masochiquement de son absence.

Ainsi avant de passer à un autre volet de son œuvre voici une citation synthétique de David de toute beauté :

« Trouver un objet d'amour, c'est bien le retrouver comme le dit Freud, mais c'est aussi le découvrir et quasiment l'inventer. Être amoureux c'est revivre un ensemble d'affects et de désirs anciens transférés, mais c'est aussi amorcer une vie nouvelle - dût-elle se révéler sans lendemain-, et l'énigme, le mystère de l'amour résident bien dans ses préfigurations oubliées, mais également, de par sa plasticité essentielle, dans ses anticipations et comme ses mutations et transmutations psychiques imprévisibles ».

Et voilà qu'en 1975 Christian David présente son rapport « La bisexualité. Éléments d'une réévaluation » dans lequel ses préoccupations vont bien au de-là de la psychosomatique et il fait preuve d'une liberté de pensée étonnante. Il est d'une modernité incroyable que Patrick Merot, dans un article paru l'année dernière sur son rapport qualifie de « prémonitoire ». David, dans son esprit précurseur, décroche la bisexualité de l'hypothèse freudienne de son ancrage dans le biologique de façon très critique, soutenant au sujet du transsexualisme des idées tout à fait dans l'esprit de Judith Butler ou Paul Preciado, je le cite « il se manifeste (dans le transsexualisme) avec une netteté exceptionnelle le hiatus entre bisexualité et psychosexualité car l'identité sexuelle (gender identity) est en franche opposition avec le sexe anatomique ». La déconnexion entre soma et psyché est incontournable.

Il forge deux concepts en particulier : celui de psycho-bisexualité pré-génitale ou préœdipienne et celui de médiation bisexuelle. Cette dernière serait plutôt « une fonction, un dispositif mental à fantasmer, à partager le vécu sexuel et psychosexuel d'une personne de l'autre sexe ». Ceci aurait un impact majeur dans les relations inter et intra subjectives. La question de l'introjection des différences de sexes et de son acceptation est fondamentale et s'oppose au fantasme d'hermaphroditisme et d'ambisexualité.

En 1992 enfin, le livre « La bisexualité psychique » a été publié chez Payot, réunissant 17 essais sortis au long de plusieurs années. Les jeux des contraires est un fil rouge dans les divers articles : économique/dynamique ; énergétique/symbolique ; intra/inter psychique ; différencié/indifférencié. Sa question centrale, héritage philosophique qui l'accompagnera toute la vie est celle de l'association et de la relation entre contraires qui s'excluent et s'appelle en continu (Danos-Boileau).

Quelques mots sur la question de l'affect, qui est une idée directrice dans l'œuvre de Christian David. Ses développements personnels sur ce thème touchent d'une part, la question de la représentance de l'affect, qu'il articule avec le problème de la mentalisation, ouvrant avant tous des perspectives en psychosomatique qui n'ont été développés que depuis une dizaine d'années mais dont peut estimer qu'il soit le initiateur; et d'autre part, celle issue de ce qu'il avait conçu en 72 comme perversion affective, reprise en 1999 dans un article où il articule de façon innovatrice cette notion au sein d'un « travail de l'affect Rappelons que les recherches sur l'affect ont marqué les débuts des années 70, André Green, qui a été un ami très proche de David, a présenté son rapport sur l'affect en 1970, publié en 73 dans son incontournable livre « Le discours vivant : la conception psychanalytique sur l'affect »,

Je cite David dans son article de reprise synthétique de ses conceptions (Le travail de l'affect, contribution permanente à la mentalisation, RFP, 1999) : « Je me souviens un jour au cours d'un échange avec Marty, je lui disais ma surprise de l'entendre plus volontiers parler des perturbations de la vie fantasmatique, consciente et inconsciente, que des carences et des troubles de la vie affective. Ma surprise redoubla, un moment, quand il répondit : « Mais il s'agit de la même chose ! »... Pierre Marty vint ainsi en effet, continue David, à remplacer la notion de « pensée opératoire » par celle de « vie opératoire » ; « dans la pensée opératoire de Marty et



de M'Uzan, ce n'est pas seulement l'activité fantasmatique que se trouve altérée, réduite, voire laminée, mais aussi la potentialité de transformation de l'énergie pulsionnelle, liée à la vie affective, qui se trouve à son tour plus au moins atteinte ». En effet, cela ne va pas échapper à Ch. David, psychosomaticien, que l'on puisse concevoir le travail de l'affect, encore plus directement que celui de la représentation, dans sa relation consubstantielle de la psyché avec le corporel, faisant que par conséquent « l'éradication de la représentation de l'affect en tant que telle, serait à l'origine d'une véritable coupure fonctionnelle entre soma et psyché ». En effet c'est dans ces termes que Claude Smadja a proposé les dernières années la notion de négativation de l'affect en psychosomatique.

Pour David, l'affect serait au centre de la vie psychique, il serait sans doute d'accord avec l'expression de Green de l'affect comme la « chair de la psyché ». Si en bon freudien, il considérerait la double représentance pulsionnelle entre « représentant-représentation » et « représentant-affect », David soulignait une vocation indépendante de l'affect à représenter sur un mode qui n'est pas celui de la représentation proprement dite mais qui « ferait voir quelque chose du mouvement élaboratif d'un sujet au contact du monde » : éprouver un affect, le ressentir, c'est déjà connaître et (se) représenter ; il s'agirait donc d'une connaissance sensible. Ce qu'il me paraît important de souligner, c'est que « le monde » ici c'est l'autre, c'est l'objet extérieur, et que des aléas de la rencontre avec les objets (primaires, j'entends) dépendront la qualité des toutes ses impressions sensibles, car si les courants qui lient le sujet au monde recèlent de la quantité (ce sont des quantités mouvantes qui émanent du Ça), ils sont « affectés » des qualités. Dans les termes de David, la valeur de représentance de l'affect est celle de présider à l'émergence de la représentation à partir de l'expérience sensible, chemin dont les patients somatiques se trouvent régulièrement en difficulté de parcourir. Le travail de l'affect va alors s'engager au sein de la relation transféro-contre-transférentielle dans une quête des racines des expériences relationnelles vécues et à revivre dans le site analytique, là où un « matériau » attend un mouvement élaboratif, comme une couleur nécessite d'une toile, ou un son, d'un instrument (pour évoquer les sources d'inspiration de David, aquarelliste et mélomane), pour prendre une forme et gagner le statut véritable d'expérience vécue et communicable.

La reconnaissance de l'affect inconscient conditionne de façon décisive l'attitude clinique et la technique : cette capacité à apprécier « la valence musicale de la mouvance affective qui nous anime ». Mais David plaide pour que l'on ne reste pas confiné seulement à sa dimension énergétique (son aspect « mouvant »), l'affect a sa valeur dynamique et fonctionnelle, sa signifiante et sa qualité, sa valeur en fin des comptes de représentant de la pulsion à part égale avec la représentation. Mais celui-ci entretient, beaucoup plus que la représentation, une relation consubstantielle de la vie psychique avec le corps, y compris les sensations provenant des organes, des sens kinesthésiques et coenesthésiques, sans avoir à recourir immédiatement à l'enchaînement représentatif.

L'on reconnaîtrait ainsi l'existence d'un savoir affectif, une mémoire affective, et aussi d'une imagination affective, en somme d'une affectivité créatrice.

Il ne parlerait néanmoins pas « d'affects libres », des « purs éprouvés » car il n'abandonne jamais la notion de « mélange intime entre tous les composants de la vie psychosomatique » mais défend l'idée d'une saisie identificatoire pré-conscient et inconscient des mouvements affectifs pris en eux-mêmes en psychosomatique ou psychanalyse. Car, demande-t-il, « comment recevoir les « ondes sémantiques de la vie affective » y compris venant des arts plastiques ou de la musique, si elles restent subordonnées aux représentations ? ».

La question que va alors se poser est quels seraient les destins des affects. C'est ainsi qu'il situera ce cas de figure de la « perversion affective » où on assisterait à « l'autonomisation d'un processus affectif, au long cours, se déroulant en fonction de sa logique et sa sémantique propres, de son propre destin ».

Dans l'article de 1999, lors de sa reprise de cette notion proposée près de 30 ans auparavant, David toujours dans l'avant garde, si je puis dire, va proposer un long développement au sujet du « concept de virtualité », selon le modèle cybernétique qu'il découvre chez un auteur qui le passionne (Pierre Lévy, qui a écrit à ce sujet dans la collection « Que sais-je ? »). Notre cher David, va alors proposer une convergence entre « le processus de virtualisation et le processus de mentalisation ». La perversion affective sera conçue comme une sorte de « fétichisme de l'objet interne (non-agi et inconscient) en rapport avec un insistant surinvestissement du virtuel ». Je ne pas le temps ici de développer ses passionnantes idées, seulement évoquer ici ce qu'il situe comme un « fonction de virtualisation » présente dans ce type de travail

de l'affect précis (la perversion affective). Il y aurait là une « recherche exquise de l'affect pour lui-même, dans un mouvement « d'auto-affectation » parfois insolite, révélateur d'enjeux métapsychologiques de l'affectivité. Cela comporterait une dimension de repli et d'encoquillement narcissiques, voire dans un plaisir masochique inconscient de se passer de l'objet, grevé parfois d'implications mortifères et destructrices, liées à des ruptures objectales et d'attaques aux objets internes. On assisterait parfois à des « raffinements de la sensibilité au service de la haine et de la destructivité, plus souvent qu'au service de l'amour ». Une fonction virtualisante universelle existerait dans le travail de l'affect mais il faudrait pouvoir différencier l'auto-affectation virtualisante et narcissante qui dévie et dévoie le désir, c'est là la dimension perverse. Elle se substitue à l'accomplissement de visée pulsionnelle (destructrice ou libidinale) dans une relation objectale effective. On préférera alors des éprouvés complexes, intenses, modulés à volonté, liés des investissements virtuels, sans décharge et sans orgasme.

Christian David indique que deux tendances contrastées pouvaient être décrites : l'une, bien connue, décrite chez l'opérateur, celle de l'alexithymie, c'est à dire, l'éradication de l'affect, sa négativation, et l'autre, ici décrite, l'hyperlexithymie, cette sorte d'addiction élective à des flux affects, fonctionnement en circuit fermé se déployant au sein d'une pathologie narcissique.

Pour conclure, j'aimerais dire quelques mots sur une autre notion fort originale de notre cher Christian David.

Quand il discute la question du but de la cure, il propose une formulation intéressante en disant le suivant : « L'analyse est faite pour apprendre à désirer sans espoir et sans dépression, ce qui constitue une ouverture sur les possibles... ».

Cela serait plus supportable, d'après ce qu'on peut comprendre de sa pensée, si l'on pouvait accéder à ce qu'il appellera la « capacité d'irreprésentation » corrélat d'un possible « désir d'irreprésentation ».

C'est à dire, d'être capable à ne pas se sentir contraint à « représenter », pour ne pas exclure ni déterminer ce qu'il pourrait se profiler à l'horizon.

## Références bibliographiques :

- Braunschweig Denise (1972). A propos de l'état amoureux de Christian David. *Réflexions critiques. Revue française de psychanalyse*, 36(2):307-323.
- Danon-Boileau Laurent (1998). Christian David. *Psychanalystes d'aujourd'hui*. PUF.
- David Christian (1972). La perversion affective. In *La sexualité perverse*. Paris Payot 1972
- David Christian (1971). *L'état amoureux. Essais psychanalytiques*. Paris. Payot
- David Christian (1985). A propos de la représentance de l'affect. *Revue française psychanalyse*, vol. 49, n°3, p. 797-805
- David Christian (1992). *La bisexualité psychique*. Paris. Payot.
- Merot Patrick (2020). « La bisexualité psychique. Éléments d'une réévaluation », Christian David. *Christian David et le genre* », *Revue française de psychanalyse*, 2020 (Vol. 84), p. 1391-1406